

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## ***Destin Littéraire du Québec* de Gérard Tougas (Éd. Québec-Amérique)**

La direction

Numéro 28, hiver 1982–1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39687ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La direction (1982). *Destin Littéraire du Québec* de Gérard Tougas (Éd. Québec-Amérique). *Lettres québécoises*, (28), 78–79.

# Destin Littéraire du Québec

de Gérard Tougas

(Éd. Québec-Amérique)

*Ce livre étant paru il y a quelques semaines seulement au moment où nous écrivons ces lignes, nous avons été dans l'impossibilité de lui consacrer un article dans ce numéro 28. Pour vous en donner une idée, nous publions ici deux extraits de cet essai qui devrait susciter un grand intérêt chez tous ceux qui s'intéressent à la littérature québécoise.*

*La direction*

*Nous posons ici comme principe cette idée, grosse de conséquences pour les petites littératures et la québécoise en particulier, que c'est illusion pure que de croire que les chefs-d'œuvre s'imposent et que les auteurs se font connaître par on ne sait quelle évidence littéraire.*

Derrière l'écrivain se profilent toujours un peuple et sa culture. Que l'on compare la situation actuelle des francophones canadiens avec celle des Américains, près de quarante fois plus nombreux qu'eux. Supposons l'existence de deux romanciers, l'un Américain et l'autre Québécois, qui, de l'avis de tous, résument bien les caractéristiques de leur collectivité respective. Le monde entier, sensible aux décisions prises à Washington et subissant, depuis le début du siècle, les ondes de choc parties de la plus puissante des civilisations techniciennes, lira avec intérêt le romancier américain, quelle que soit sa valeur « littéraire ». Pour l'Européen d'aujourd'hui, lire Norman Mailer,

par exemple, c'est tenter d'approfondir la vague de violence, le phénomène des drogués, et toute la panoplie des maux engendrés par les sociétés de consommation, lesquels trouvent souvent leur origine aux États-Unis avant de déferler sur l'Europe et le monde. En un mot, le lecteur européen se trouve concerné par l'Amérique et subit la fascination de ses écrivains.

Le Québec, pris dans l'étau anglo-saxon, ressemble trop à l'Europe, coïncée qu'elle est entre l'Amérique et l'Union Soviétique. L'intérêt que l'écrivain québécois fait naître chez le lecteur européen confine à la sympathie. Le fait que les francophones survivent et s'épanouissent en pleine Amérique, alors qu'en Union Soviétique, les nationalismes, tels l'ukrainien et l'estonien, sont étouffés, conforte la bonne impression de départ. Mais l'essentiel se joue ailleurs et les auteurs américains, qui illustrent cet ailleurs, sont nécessairement ceux qui comptent, dont les œuvres se

vendront par centaines de milliers, voire par millions d'exemplaires et qui feront la chronique à Londres, à Paris et dans les autres capitales de l'Europe.

Hubert Aquin est le romancier qui a le mieux exprimé la signification pour les Québécois de leurs velléités d'indépendance. Son œuvre, d'une suggestive et convaincante modernité, requiert du lecteur une connaissance de la mythologie québécoise que les films de Hollywood n'ont pas précisément répandue à travers le monde. L'Europe, colonisée culturellement par l'Amérique, saisit fort bien les références au passé mythique des États-Unis. Dans le cerveau des Européens flottent bon nombre d'images d'Épinal charriées par les westerns, mais aucune se rapportant à l'époque héroïque de la Nouvelle-France. Il en résulte qu'indépendamment de toute valeur esthétique, il ne saurait y avoir de comparaison utile à établir entre Norman Mailer et Hubert Aquin. Mais osons poser

la question pertinente pour la critique québécoise. Si Hubert Aquin n'est guère connu à l'étranger et Norman Mailer jouit d'une réputation internationale, comment cette différence de notoriété jette-t-elle une lumière quelconque sur la qualité et l'importance de *Prochain Épisode* et des romans qui ont suivi? N'appartient-il pas aux Québécois d'établir, en toute sérénité, leurs propres critères, non en récusant ceux des autres, mais en établissant, à l'intérieur de leurs frontières culturelles, deux systèmes d'échanges, l'un interne, l'autre externe? Sans ce nécessaire dualisme, les valeurs nationales seront toujours balayées par les vents venus de l'étranger et en fin de compte, c'est aux autres qu'on s'en remet pour savoir qui on est.



À l'exception de la qualité, tous les avantages se trouvent aujourd'hui du côté du Québec. Jamais la littérature wallonne ou celle de la Suisse romande ne pourront se dégager de l'influence de Paris. Toujours une zone d'ombre recouvrira la notion même de littérature dans ces deux pays. La littérature québécoise se réfère à une réalité dont les contours sont désormais aussi nets que ceux de la littérature américaine. De plus en plus l'écrivain québécois cherchera chez lui la consécration, à laquelle la parisienne et la francophone — et exceptionnellement l'internationale — pourraient s'ajouter par surcroît. Mais n'être connu qu'à La-Chaux-de-Fonds ou à Namur paraîtra intolérable aux jeunes écrivains qui fuient la célébrité locale pour tenter leur chance à Paris. Ils pourront bien, comme Ramuz, revenir plus tard au canton natal, après les années d'apprentissage passées à Paris. Mais l'effervescence de la capitale française demeurera un attrait permanent, auquel l'écrivain wallon ou romand renonce difficilement.

C'est pour cette raison que les belles-lettres sont en grande partie abandonnées au profit de Paris, les éditeurs belges et romands se cantonnant dans les domaines spécialisés, tels que le livre d'art en Suisse ou les bandes dessinées en Belgique. Le courant dévot de l'Église catholique a été comblé pendant de nombreuses générations par la fabrication belge de beaux missels à tranches dorées et par les images saintes, édifiantes récompenses qu'on remettait naguère aux petits enfants du Québec, lors de la distribution des prix de fin d'année. Quand tout récemment Marguerite Yourcenar, évoquant la vie étroite du milieu qu'elle connut, enfant, près de Lille, fait allusion à ces images au liséré noir, en tête desquelles on pouvait lire *À la douce mémoire de*, suivi d'une brève prière garantissant un nom-

bre déterminé d'années d'indulgences, on se rend compte que la spécialisation des éditeurs belges remonte très haut.

Ni la Suisse romande, ni la Belgique wallonne ne sauraient rivaliser avec l'édition française, d'autant moins que les éditeurs de France n'ont jamais accepté la libre circulation sur leur territoire des livres étrangers, fussent-ils de Belgique ou de Suisse. Si, à cette difficulté — insurmontable quand il s'agit de vouloir procéder à de forts tirages qui seuls permettent à l'éditeur de rentrer dans ses frais —, on ajoute qu'aucune tradition littéraire autochtone distincte de la française n'a jamais réuni en un seul élan toutes les volontés, comme cela s'est produit au Québec depuis la Révolution tranquille, on comprendra qu'une visite des bibliothèques, des universités et des libraires, suivie d'entrevues avec les éditeurs et les journalistes, produise chez le visiteur une impression de tiédeur et de manque d'intérêt. À l'Université de Lausanne, Henri Perrochon avait fait, de façon épisodique, un cours de littérature romande. Le sujet était si peu à la mode dans les années d'après-guerre qu'il avait l'habitude d'emprunter une porte latérale qui lui permettait de se couler le long d'un mur où il passait peu de monde, avant d'arriver discrètement devant son maigre auditoire. Quand, dans les années soixante, je fis une conférence à l'Université de Fribourg sur la littérature romande, j'eus en tout et pour tout six auditeurs — dont Henri Perrochon!

Ni en Haïti, ni en Afrique noire, ni au Maghreb, ni en Belgique ou en Suisse romande, ne sont réunis tous les éléments — économiques, historiques, culturels et émotifs — qui rendent une littérature florissante.

Parmi les pays francophones, seul le Québec possède les attributs de la souveraineté littéraire.